

NOUVELLES POLITIQUES NATIONALES ET ETRANGERES.

CINQUIEME ANNÉE RÉPUBLICAINE.

QUARTIDI 4 Vendémiaire.

(Ere vulgaire.)

Dimanche 25 Septembre 1796.

Détails sur les opérations de l'armée de Sambre et Meuse. — Autres détails sur les causes qui ont jetté de la confusion dans la retraite de cette armée. — Lettre du général de brigade Schers au général Moreau, sur la retraite du corps chargé du blocus de Manheim et de Philisbourg — Attaque du fort de Kell par les Autrichiens, qui ont été repoussés. — Mise en liberté du général Rochambeau. — Reflexions sur la paix. — Rapport sur la loi du 3 brumaire.

Prix de l'abonnement, 9 liv. pour trois mois, 16 liv. pour six mois, et 30 liv. pour un an.

BELGIQUE.

De Bruxelles, le quatrieme jour complémentaire.

Les nouvelles des armées sont aussi stériles en ce moment qu'elles ont été fécondes depuis un mois. Le mouvement fait par l'armée de Sambre & Meuse au dessus de la Lahn, s'est simplement borné à un changement de position; les républicains sont campés en ce moment à trois lieues au-delà de cette rivière. C'est-là que l'armée se refait de ses pertes & de ses fatigues, & qu'elle se grossit par les troupes fraîches qui lui arrivent journellement, pendant que les corps qui ont le plus souffert sont renvoyés sur la rive gauche du Rhin. Du reste, l'on s'attend dans l'armée à de grands changemens qui vont s'opérer; outre la retraite du général Jourdan & de l'ex-conventionnel Joubert, il est fortement question d'une réforme importante dans l'état major & dans toutes les administrations, à qui l'on reproche de s'être très-mal comportées lors de la retraite. Quant à l'armée autrichienne, commandée par l'archiduc Charles, elle se tient tranquille sur le Mein. On sait qu'elle est très-affaiblie par les renforts qu'elle a détachés contre le général Moreau, dans l'intention de l'attaquer à la fois sur son flanc gauche & sur ses derrières. Si l'on veut même s'en rapporter à diverses feuilles allemandes, ainsi qu'à différentes lettres de Wesel, le général Moreau a été obligé d'ordonner un mouvement rétrograde à son armée vers le Haut-Rhin, & l'exécute toujours en combattant. L'on n'a cependant aucune certitude sur cette dernière nouvelle.

Voici des détails donnés par différens militaires sur les causes qui ont jetté la confusion dans la retraite de l'armée du général Jourdan. Dès que les habitans de la Franconie connurent que les Autrichiens s'avançoient, le tocsin sonna dans tous les villages; les

hommes, les femmes & jusqu'aux enfans s'armèrent & massacrèrent tout ce qui tomba sous leurs mains. Les couriers envoyés d'un endroit à l'autre de l'armée pour lui donner une marche conforme, furent la plupart tués, ce qui causa une grande incertitude dans ses mouvemens. Des officiers & des soldats, voulant éviter la fureur de ces paysans, prenoient d'autres routes & tenoient entre les mains de l'ennemi. Enfin, ces brigands se sont portés aux plus affreux excès contre les républicains, dont ils doivent redouter la terrible vengeance, si jamais ils pénètrent de nouveau dans le cœur de l'Allemagne.

Le général Jourdan en se retirant avoit laissé dans la citadelle de Wertzbourg une garnison de mille hommes; elle s'est rendue par capitulation le 6 septembre; elle reste prisonnière de guerre. Le 7, les Autrichiens ont occupé cette citadelle.

FRANCE.

ARMÉE DE RHIN ET MOSELLE.

Extrait d'une lettre du général de brigade Schers, au général en chef Moreau.

Le 18 & 20, les Autrichiens se présentèrent à Obast; ils furent repoussés & eurent toutes les baraques de leur camp brûlées au village de Veiger. Depuis ce tems, l'ennemi ne cessa de harceler nos avant-postes sur ce point, afin d'y attirer toutes mes forces.

Instruit par mes hommes de confiance des mouvemens que faisoient depuis plusieurs jours les garnisons de Manheim & de Philisbourg pour venir m'attaquer; que cinq bataillons étoient déjà à Suetzingen, avec des corps de cavalerie nouvellement arrivés de la grande armée, & que ceux-ci faisoient partie de l'avant-garde du prince Charles, qui suivoit incontinent; ce fut alors que je vis qu'il étoit instant de faire des dispositions & de les attendre.

Le 27, à la nuit, les troupes cantonnées de droite &

de gauche pour garder mes communications, afin de protéger ma retraite, furent attaquées, & ce ne fut qu'après une longue résistance de leur part qu'elles furent obligées de se replier sur mon corps de réserve. Informé que cette attaque n'étoit que le préliminaire de celle qui devoit avoir lieu le lendemain 28 à la pointe du jour, je pris donc le parti de faire exécuter le plan de retraite que j'avois arrêté avant, d'après les instructions que j'avois reçues du général Pegnier.

Le 27, à onze heures du soir, je mis ma colonne en mouvement. A minuit, l'avant-garde arrivant près de Grumbach (village sur la route de Dourlach), fut attaquée vivement par de l'infanterie & de l'artillerie; deux pièces, l'une de 3 & l'autre de 7, chargées à mitraille, & placées sur la chaussée à la tête du village, me firent éprouver une perte considérable. Sentant l'importance d'ouvrir ce passage, j'ordonnai la charge; & finalement, après trois heures de fusillade, nous parvîmes à forcer l'ennemi d'abandonner sa première position, ce qu'il fit en se repliant sur Veingarth-a, où il nous attendit de nouveau. Je fis mettre en batterie deux pièces de bataillon, que je fis soutenir par de l'infanterie; & après une heure de combat, nous le forçâmes une seconde fois à se retirer sur Blanchesloch.

Les quatre-vingt-deux fourgons des différentes administrations militaires qui suivoient ma colonne, m'obligèrent à un défilé qui laissa à l'ennemi le tems de se porter de nouveau en avant; mais l'attitude imposante de nos troupes & l'ordre qui régnoit dans leur marche, firent abandonner à l'ennemi le projet de nous attendre à Dourlach.

Le détachement de 150 hommes d'infanterie qui occupoit le poste de Welch-Neureuth, fut attaqué à trois heures du matin, ce qui m'obligea à diriger la colonne sur Carlsruhe, où il avoit ordre de se replier, en cas d'attaque, pour se réunir à celui de 40 hommes, qui étoit dans cette ville. L'ennemi, avec deux pièces d'artillerie, étoit arrivé à Carlsruhe avant moi; la résistance opiniâtre que firent ces deux détachemens dans la ville, l'obligèrent à s'établir militairement sur la route de Muhlberg. J'ordonnai une charge de cavalerie dans la ville, soutenue par de l'infanterie, pour le forcer à abandonner sa position, ce qu'il fit en se repliant sur la route qui conduit de Muhlberg à Rastadt. Craignant de trouver des forces supérieures dans cette partie, je fis filer sur Etlingen tous les attelages d'équipages d'administration, ainsi que les voitures de blessés; cette manœuvre opéra un grand effet. L'ennemi, cherchant à rassembler ses forces pour m'attendre derrière le ruisseau de Muhlberg, perdit par cette opération la route sur laquelle je dirigeai ma marche; mon arrière-garde observant les mouvemens de l'ennemi sur mes derrières, fut inquiétée à sa sortie de Dourlach, par un parti ennemi d'hussards, de 70 hommes, que nos dragons chargèrent & mirent en fuite. Cette action retarda encore la marche de l'ennemi, & donna à notre infanterie le tems de filer.

J'arrivai à une heure après-midi à Etlingen. L'ennemi ayant paru en nombre en avant d'Etlingen, je crus prudent de me retirer encore avant la nuit, derrière la rivière de Rastadt.

J'arrivai, à neuf heures du soir, à Rastadt, sans avoir été inquiété; je fis bivouaquer la troupe derrière les rivières, & à trois heures du matin, nous abandonnâmes

cette position pour aller en occuper une autre derrière le ruisseau de Stöhlöven.

A trois heures après midi, l'ennemi se présenta sur plusieurs points, en assez grand nombre pour m'engager à me replier définitivement jusqu'à Kell, où je suis arrivé à onze heures & demie du soir, n'ayant été inquiété dans cette dernière marche qu'à l'arrière-garde.

Salut & respect,

Signé, SCHERS.

Moulin, général de division à la 5^e division militaire, au directoire exécutif.

Au quartier-général, à Strasbourg, le 3^e jour complémentaire, an 4.

Hier matin, à la pointe du jour, l'ennemi nous a attaqué à Kell, avec toutes les forces qu'il a pu réunir. Les habitans des communes voisines, qui travailloient aux fortifications, conduisoient les différentes colonnes de l'ennemi, qui s'y portoit avec une telle impétuosité, que les avant-postes ont été forcés. Au même instant, l'ennemi a pénétré dans la place, qu'il a traversée, & est arrivé jusqu'à la tête de l'ancien grand pont sur le Rhin, où il a été arrêté & culbuté par le feu des batteries de la tête du pont, dans l'île du Rhin.

Ce succès n'a eu lieu qu'un moment. Le général Lanté & l'adjudant-général Ramel, avec la 68^e demi-brigade, n'ont pas quitté les ouvrages, & faisoient le feu le plus vif.

L'ennemi repoussé s'est établi dans plusieurs redoutes près la place, ainsi que dans le village de Kell, d'où il a été successivement repoussé avec une perte considérable, car les rues & les abords de Kell étoient absolument jonchés d'hommes & de chevaux.

Une corps d'Anglois, formant l'avant-garde, a principalement souffert.

Nous avons fait environ 300 prisonniers, dont 30 officiers, &c.

Salut & respect,

Signé, MOULIN.

De Paris, le 3 vendémiaire.

Jusqu'au premier jour de cette nouvelle année républicaine, la constitution avoit laissé la liberté de choisir des membres de l'un ou l'autre conseil pour remplir les places vacantes dans le directoire ou le ministère. A compter de ce jour, on ne peut plus les prendre que hors du corps législatif.

Nous n'examinerons point si dans un état de choses calme & affermi, cette loi qui exclut des premières places du gouvernement des hommes qui sont censés n'avoir mérité la confiance du peuple que parce qu'ils ont des talens & des vertus, n'a pas plus d'inconvéniens que d'avantages. Ce qui paroît certain, c'est que dans les circonstances où nous sommes, cette exclusion ne présente que des avantages. C'est un foyer d'intrigues éteint; & quoique les deux conseils renferment des hommes propres aux différentes places dont l'avenue leur est fermée, on ne peut s'empêcher de croire que ce ne sont pas ceux-là qui auroient le plus de chances pour y être appelés quand ils pourroient être choisis.

On ne peut se dissimuler encore qu'il y a hors des deux conseils des hommes qui, par des talens, des connoissances & une probité éprouvées, peuvent servir utilement la chose publique dans les places les plus importantes. Il est important, il est juste d'appeller à ces places, ceux qui paroissent le plus dignes de les remplir.

Il est important sur-tout, d'attacher à la république les hommes honnêtes & éclairés ; & c'est un moyen sûr de les y attacher que d'unir au succès du gouvernement le succès de leurs talens & l'intérêt même de leur gloire.

On assure que le général Kleber a donné sa démission, mais que le directoire ne l'a pas encore acceptée. Ce général a montré des talens & rendu de grands services.

Le général Rochambeau, arrivé de Saint-Domingue à Bordeaux en état d'arrestation, vient d'être mis en liberté par ordre du gouvernement & se dispose à venir à Paris.

On écrit de Brest, que tout se dispose dans ce port pour une grande expédition qui mettra à la voile vers la fin de ce mois, & dont le commandement sera confié à l'amiral Villaret-Joyeuse. On ajoute que les vaisseaux de ligne ainsi que les autres bâtimens qui la composeront, prennent des vivres pour six mois, & que cette expédition sera renforcée par un grand nombre d'autres navires qu'on rassemble actuellement tant à Rochefort qu'à Cherbourg ; on suppose qu'il est enfin question de mettre à exécution le projet de descente en Angleterre ou en Irlande, & de forcer le ministère britannique à demander la paix après laquelle le peuple anglais soupire, malgré l'obstination apparente du gouvernement à continuer une guerre dont la nation entière souffre beaucoup.

Faites la paix, nous vous l'avons dit au milieu des victoires : faites la paix ; nous vous poursuivrons de ce en au milieu des revers ; & quand la victoire reviendra, nous vous en poursuivrons encore. Avec quelle insensibilité on verse des torrens de sang français ! Quoi ! la plus meurtrière des campagnes ; quoi ! ces milliers de combats soutenus depuis huit mois ; ces conquêtes si rapides, ces retraites si précipitées, cet étonnant mélange de fortune, de patience, de bravoure qui a fait le succès de nos armées & les a garanties jusques dans leurs défaites, va se trouver sans fruit pour elles-mêmes, pour la patrie, pour le repos de l'Europe !

L'ennemi, dites-vous, s'est refusé à demander la paix ; c'est dans Vienne que nous voulons l'y contraindre. Quel étrange langage ! Plus vous poursuivez un ennemi au centre de sa puissance, plus vous redoublez ses ressentimens, sa fierté ; plus vous augmentez ses forces. Il appelle à lui le zèle de tous les habitans tremblant pour leurs foyers ; quand ils combattoient au loin & sur une terre étrangère, ils étoient faibles & découragés ; quand ils combattent sous les yeux de tout ce qui les intéresse, ils deviennent des héros. Que faites-vous, en voulant vous avancer dans l'Autriche ? vous recrutez des armées pour l'Autriche. Sur tous les points que vous menacez, s'élèvent sur-le-champ des milliers d'hommes armés. Que leur offrez-vous pour les séduire, ces peuples que tout éloigne de vous ? vous vous présentez avec des contributions qui serent levées jusques sur leurs charniers, avec des réquisitions, avec tous les excès d'une indiscipline que vous ne pouvez réprimer.

Vous voulez avancer jusqua Vienne ! montrez-nous une seule province de l'Autriche qui vous appelle, qui se joigne à vous. Il semble qu'il s'agisse pour vous d'aller combattre des peuples éternels qui n'ont aucune de vos

armes, qui ne connoissent point la guerre. On dit que c'est l'empire des Perses, qui sera facilement renversé par les phalanges macédoniennes. Cependant les armées que nous avons à combattre ont souvent balancé nos succès ; se sont montrées menaçantes sur nos frontières mêmes & dans nos propres villes ; elles ont été terribles jusques dans leurs revers ; elles ont, d'après les rapports de nos généraux, une ardeur & une impétuosité qui ne leur étoit pas ordinaire.

Vous seriez dans Vienne même que cette puissance militaire ne seroit point anéantie ; le retour de nos armées seroit encore un problème, & la paix plus que jamais éloignée. Rien n'est plus redoutable qu'un ennemi au désespoir. Ce qu'a pu faire Marie-Thérèse dépourvue par l'injustice de presque tous ses états, son petit-fils pourroit encore le faire avec succès.

Comment traite-t-on avec un ennemi déjà vaincu, qui a perdu plusieurs de ses provinces & qui est menacé dans d'autres ? comment traite-t-on avec lui ? C'est en lui offrant avec la paix plus d'avantages qu'il ne pourroit en recueillir par les succès même d'une guerre continuée. Louis XIV, qui se connut que trop l'orgueil de la vic-torie & la soif des conquêtes, n'assura à la France trois florissantes provinces qu'en rendant d'autres pays occupés par ses armées. Nous occupons à-la fois la Belgique & le Milanès. Voulons nous conserver la Belgique, rendons le Milanès.

Mais j'entends s'élever contre moi cet amas de transfuges étrangers qui ferment auprès du gouvernement un bureau de diplomatie ; ces funestes successeurs d'Anacharsis Cloots, dont on écoute les avis, dont on reçoit les plans. Les entends qui m'appellent un ami de l'Autriche, eux qui peuvent être suivent ici ses secrettes instructions, eux qui devoient toujours nous être suspects, soit Autrichiens, soit Prussiens, soit Italiens. Eh ! que leur importe à ces hommes que le sang français coule, que l'état reste encore longtemps dans un état si voisin de la banqueroute, que notre industrie reste enchaînée, que les alarmes révolutionnaires renaisissent sans cesse pour nous, que des mesures arbitraires soient encore sur les propriétés ? Ont-ils à frémir au récit des suicides qu'inspire le désespoir ? Nos victoires ou nos défaites leur font-elles craindre d'avoir perdu un parent, un ami ? Voilà pourtant les hommes qui sont consultés sur nos destinées ; voilà ceux qui ont fait une alliance intime avec des hommes éternellement révolutionnaires. Gardez-vous de gémir devant ces hommes du sort des soldats français qui périssent dans les combats, du sort des citoyens français qui expirent de misère ; les monstres calomnieront vos larmes. Ne faut-il pas que la guerre achève de consumer les Français qu'ils ne peuvent plus faire périr sur les échafauds ?

LACRETELLE le jeune.

CORPS LÉGISLATIF.

CONSEIL DES CINQ-CENTS.

Présidence du citoyen CHASSEY.

Suite de la séance du 2 vendémiaire.

Le directoire exécutif envoie au conseil l'état des finances de la république au 1^{er} vendémiaire an 5^e. Renvoyé à la commission des finances.

Un secrétaire annonce aux membres du conseil, qu'on leur distribuera au sortir de la séance, un supplément

au journal des Défenseurs de la Patrie ; on en demande la lecture. On lit les pièces. (On en a donné l'extrait plus haut).

On publie le résultat du scrutin. Chassey est président : les nouveaux secrétaires sont Riou, Bergoing, Bailleul & Favard.

CONSEIL DES ANCIENS.

Présidence du citoyen ROGER-DUCOS.

Séance du 2 vendémiaire.

Après la lecture du procès-verbal, le conseil passe à l'appel nominal pour la nomination du président & des secrétaires.

Roger-Ducos est président ; son concurrent étoit Durand-Maitane.

Les quatre nouveaux secrétaires sont les citoyens Ligeret, Poulain-Grandpré, Faure-Labrunerie & Marbot.

On lit un message du directoire sur la situation des finances au dernier jour de l'an 4 ; il est renvoyé à l'examen d'une commission composée des citoyens Jhanot, Poisson & Lafond-Ladebat.

CONSEIL DES CINQ-CENTS.

Séance du 3 vendémiaire.

Cette séance étoit destinée au rapport sur la loi du 3 brumaire. Organe de la commission chargée d'examiner cette loi, Riou obtient la parole.

La question sur laquelle je suis chargé de vous faire un rapport mérite, dit-il, toute l'attention du conseil. Je vais peser la loi du 3 brumaire dans la balance de la plus exacte justice. Mais pour en définir la nature & le caractère, pour fixer les principes qui doivent déterminer l'opinion du conseil, je suis obligé de remonter à des temps déjà éloignés. La gravité de mon sujet excusera les longueurs de quelques développemens.

Dans la longue durée de notre prodigieuse révolution, une des causes les plus terribles des désastres qui l'ont ensanglantée, c'est cette aveugle animosité qui, tour-à-tour, s'est portée aux plus effrayans excès ; chaque jour elle immoloit des victimes nouvelles aux mânes de ses premières ; la raison qui s'arrête dès qu'elle a touché au bat, & la longue chaîne de crimes qui ont dévasté la France depuis le 31 mai justifie le mot d'un des plus illustres martyrs de cette journée : *La révolution dévore ses enfans*. La convention elle-même, dominée par une minorité factieuse, devint un des instrumens de la tyrannie. Mais ce qui est violent n'est pas durable. Le 9 thermidor vit briser le joug sous lequel nous gémissions accablés.

Alors on dériva vers un excès opposé ; une funeste clémence fut substituée à la justice ; un fanatisme bien respectable sans doute, le fanatisme de l'humanité, s'empara des cœurs. On voulut adoucir tous les maux, essuyer toutes les larmes : les cachots furent ouverts, on rendit à la liberté ses ennemis comme ses amis ; ils avoient souffert, ç'en étoit assez : on baisoit leurs fers ; leur délivrance fut une sorte de triomphe. Ainsi commença la

réaction. La convention dut trembler qu'on ne l'entraînât trop loin. On demandoit justice, mais on vouloit vengeance ; on confondit les fiers & purs républicains avec les monstres altérés de sang. La constitution deplut également aux royalistes & aux anarchistes ; ils se ligèrent. On vit s'agiter toutes les haines que la représentation nationale avoit eu la gloire de mériter & le courage de combattre. Les partisans du code de 93 firent les journées de germinal & de prairial ; les royalistes eurent une conception plus profonde ; ils tentèrent d'éloigner des fonctions publiques tous ceux que leur intérêt personnel forçoit de maintenir une république qu'ils avoient démentée du sang d'un roi. On voulut sur-tout forcer la convention à se jeter dans les bras sanglans du terrorisme, & ramener la monarchie par quelques mois d'un état d'anarchie, qui eût rendu le despotisme même désirable.

La convention vit le piège ; elle vainquit en vendémiaire, mais elle n'abusa pas de la victoire ; elle pleura sur ses lauriers ; quelques-uns de ses défenseurs avoient sans doute les mains teintes encore de sang innocent, aussi la reconnaissance ne put l'égarer ; elle triompha d'elle-même, la constitution fut mise en activité.

Telles sont les circonstances qui ont vu naître la loi du 3 brumaire, toujours attaquée, toujours défendue depuis avec passion.

Les uns ont prétendu que la république ne pouvoit exister sans elles ; d'autres l'ont présentée comme une loi révolutionnaire atroce & oubliant qu'elle existoit encore & qu'elle commandoit par cela même le respect du peuple, ils l'ont qualifiée d'infâme avec une impudence d'autant plus coupable qu'elle provequoit à la désobéissance. On a osé dire enfin qu'il falloit opter entre cette loi & la constitution.

On l'a attaquée par un incident ; on a voulu faire examiner de nouveau la question de l'amnistie déjà décidée.

Ici le rapporteur examine cette loi sous différens rapports ; il établit,

1°. Qu'elle est réclamée par la morale, ordonnée par la politique & conforme aux principes de la constitution ;

2°. Que l'amnistie seroit incomplète, si l'on n'y comprenoit les coupables de vendémiaire ;

3°. Que la loi du 3 brumaire ne peut être étendue à tous les amnisties.

Il propose d'en rapporter le premier article & de déclarer qu'il n'y a pas lieu à délibérer sur aucune proposition relative aux autres articles.

Mais pour éviter toute apparence de précipitation Riou, au nom de la commission, demande que le projet soit soumis aux trois lectures constitutionnelles.

Ces trois lectures sont ordonnées, ainsi que l'impression du rapport.

Bourse du 3 vendémiaire.

Mandat, 4 liv. 3 s. 4 liv. 3 liv. 19 s. 18, 19.